

Parler et se taire en médecine



Moulage d'un pied atteint de mycose. (Musée du moulage Université et hôpital universitaire de Zurich).

Ce thème est également traité dans un article à la page 640.

A votre avis, pourquoi certaines maladies sont-elles tabous? Il y a quelques semaines, en vacances aux Canaries, j'ai obtenu une réponse possible après un coup d'œil fortuit sur le canard que lisait mon voisin allongé sur une chaise longue au bord de la piscine. «Les maladies tabous des Allemands» titrait le «Bild»; une série d'articles y expliquait très brièvement l'herpès, les verrues génitales, les hémorroïdes, les champignons dermatiques, les parasites, l'incontinence, la mauvaise haleine, les pellicules ou la surproduction de transpiration et de cérumen. Avouons-le: ce choix est discutable. Axé sur le dégoût, les particularités corporelles et les zones intimes, il concerne un champ typique de maladies dont on ne parle pas volontiers en public, à part peut-être sur les forums internet et dans les émissions-débat de l'après-midi. Notons aussi combien le contrôle restreint de certaines parties du corps est considéré comme «pénible». De plus, la mycose du pied et les poux sur la tête sont représentatifs du complexe psychologique induit par des maladies infectieuses frappées de l'aura moralisatrice d'une hygiène déplorable, même si elle n'est absolument pas justifiée sur le plan médical.

En marge, le «Bild» comptait aussi les dépressions parmi les maladies tabous. La mise à l'écart ou le fait de sortir de la norme n'est pas non plus proclamé sur les toits. Le suicide en 2009 de Robert Enke, gardien de but de l'équipe allemande de football, a tout à coup fortement médiatisé cette problématique.

Il y a cinquante ou cent ans, la liste du «Bild» aurait certainement été différente. Dans son ouvrage historique sur la Ligue suisse contre le cancer intitulé «Du tabou au débat?», Daniel Kauz décrit à quel point le cancer a été une maladie tabou selon la compréhension habituelle et peu scientifique de ce terme (voir les exemples plastiques dans l'article publié à la p. 640). Autrefois, on n'en parlait pas entre autres parce que l'issue de cette maladie était non seulement fatale mais aussi parce qu'elle avait un côté angoissant en raison de son évolution et de son étiologie peu explicite – ce qui est encore partiellement le cas aujourd'hui.

Dans la description faite par Daniel Kauz, il est intéressant d'apprendre que les professionnels de la santé ont jadis activement contribué à rendre cette maladie tabou, peut-être par le biais du «saint mensonge» face à des patients qui n'auraient pas pu assumer le diagnostic ou qui craignaient que la vérité

fausserait l'attitude de leur entourage. On pensait que ce non-dit ménageait le patient, mais il entraînait un engrenage de petits secrets et de méfiance.

Si, plus tard, la Ligue contre le cancer s'est donné pour tâche de lutte contre ce tabou, elle l'a fait également dans le but de répondre aux besoins des patients, mais autrement, pour qu'ils puissent parler ouvertement de leur maladie et prendre activement leur vie en main. Aujourd'hui, on en parle en toute franchise et en public.

On sait, et pas seulement à la Ligue contre le cancer, que dans d'autres cultures, par exemple celles des migrants, le non-dit sur certaines maladies – cancer et maladies psychiques – est bien plus répandu parce que l'on fait preuve de respect et de prudence et que l'empathie communicative est une aide précieuse. Ce qui est confirmé par l'Institut de la migration, de la culture et de la santé «AMIKO» sis à Fribourg en Brisgau.

Les tabous existent-ils pour être brisés? Les survivants de l'holocauste se sont trouvés devant le problème à peine gérable du vécu dans les camps de concentration [1]. Beaucoup décidèrent de ne pas en parler, de rendre le sujet tabou, ce qui est en fait une stratégie de survie, peut-être pas la moins mauvaise. Les psychologues peuvent en débattre. Ou, comme Bruno Kesseli, rédacteur en chef du BMS, l'exprime, fort de son expérience avec des sidéens: «Rendre tabou peut (malheureusement) aussi avoir du sens dans certains milieux.»

Les tabous au sens strict ne sont pas simplement des interdictions de parole ou d'action en vigueur dans toutes les sociétés (ordre du politiquement correct). Ils sont souvent liés à des thèmes existentiels comme la mort. Ils reflètent la culture d'une société et changent avec elle. Ils peuvent avoir un effet répressif mais offrir aussi une certaine protection.

«Du tabou au débat?» Le point d'interrogation me plaît ici car j'ai personnellement un certain nombre de questions. Qui se tait à propos d'une maladie: le patient, les soignants, l'entourage? Pour quelles raisons: autoprotection, prévenance, convention? Quels sont les besoins des patients à respecter et comment? Peut-on toujours les contenter? Sigmund Freud aurait dit à son médecin qui lui annonçait avoir diagnostiqué un cancer de la langue dans son cas: «Qui vous a permis de m'en parler?» [2].

Eberhard Wolff*

1 Voir à ce sujet: Tel Aviver Jahrbuch für Deutsche Geschichte 2011; 39 (Thema: Trauma und Holocaust).

2 Boll-Palievskaya D. Migration und Gesundheit: Andere Sitten – andere Diagnosen. Deutsches Ärzteblatt. 2009;106 A-1929, B-1657, C-1625.

* PD Dr ès. sc. soc. Eberhard Wolff est licencié en sciences culturelles, historien de la médecine et membre de la rédaction Histoire de la médecine du Bulletin des médecins suisses.